

Julie Ménéhel

# Une saison sèche

Jour J. Éditions

## Prologue

À côté de moi, ma mère se tait, elle garde cet air rêveur, un peu absent, que je lui ai toujours connu. Hier soir, dans ma loge, elle a pourtant ri, et pleuré, sans pouvoir me prendre dans ses bras, parce qu'il y avait un monde fou autour de moi. Et puis elle s'est éclipsée avec mon père dans le tohu-bohu d'après représentation, et j'ai ressenti un vide dans ma poitrine, en plein milieu d'une joyeuse pagaille.

Lorsque j'étais enfant, d'où me venait cette crainte de la peiner, sans très bien discerner par quel biais ? Cette pensée resurgit à la façon d'une odeur oubliée, irruption intempestive du passé. Comme si mon regard de petite fille levée vers son mystère n'avait pas changé d'un iota ! Autrefois l'échappatoire avait été de décider que ça m'était égal, ce qu'elle pensait, et j'avais pris l'habitude d'élire domicile sur mon lit pour lire et dessiner, me calant dans mes coussins avec du Michaël Jackson à fond dans les oreilles. Elle n'avait que mon enveloppe, pensais-je. Moi, la vraie Moi, voletait ailleurs.

Aujourd'hui je l'emmène sur cette autoroute parcourue en sa compagnie des centaines de fois, et désormais, c'est moi qui tiens le volant. Nous avons coutume de faire ce même trajet, pour aller en vacances chez mon arrière-grand-mère, l'auguste Alice, et elle ne manquait absolument jamais de me demander si j'avais faim à la hauteur de Beaune, et je disais toujours oui, parce que manger était une façon de rompre la monotonie du voyage, et de retarder notre arrivée à destination.

C'est moi qui lui propose maintenant de sortir de l'autoroute, et de déjeuner dans un de ces petits restaurants dans lesquels nous faisons halte.

Nous trouvons une pizzeria au centre de la ville, nous nous y engouffrons rapidement pour échapper à un vent soudain. Pendant tout le repas, nous parlons de la pièce de Giraudoux dans laquelle elle vient de me voir, au théâtre.

« Cela fait si longtemps que *La guerre de Troie n'aura pas lieu* n'a pas été mise en scène, et c'est même étrange, dit-elle, en laissant son regard se perdre dehors. Parce que c'est drôlement d'actualité ! Et toi qui joues *Cassandre* !!

Elle me fixe avec un sourire doux et retenu à la fois. Et moi, je ris :

- J'aime ce rôle. J'ai l'impression d'être dans la vérité du personnage, sans me forcer.

- Oui, si j'avais été à ta place, j'aurais sans doute brigué ce rôle aussi ! *Cassandre* domine le drame, elle est juste celle qui voit...

- Et elle paraît plus intelligente que les autres. »

Nous pouffons de rire ensemble.

Nous commandons des cafés. Nous observons avec attention les passants qui courent sous une trombe de pluie. Nous sommes redevenues calmes, toutes les deux, emplies de nos souvenirs, qui restent à fleur d'eau, écartant provisoirement les raisons pour lesquelles nous sommes en route vers Montélimar. Elle laisse son café refroidir. J'attends qu'elle le finisse pour reprendre la route. J'ai quinze ans et je la regarde intensément. Elle sirote son café. Ce regard en abyme me fait brutalement traverser le miroir et je dévale un toboggan à toute vitesse, dans le couloir de l'espace-temps, qui me jette en août 2003, à la table d'un autre restaurant. J'ai quinze ans et je lui demande :

« Est-ce que je pourrai inviter Sébastien ? »